

## IZOARD Jacques

Né à Liège le 29 mai 1936, Jacques Delmotte, fils d'un instituteur, entreprend des études de « régent littéraire » et devient, à partir de 1957, professeur, de français surtout, dans l'enseignement secondaire technique et professionnel de la Ville de Liège. À la même époque, il choisit son pseudonyme et entame sa carrière poétique en collaborant aux revues liégeoises *Lettres 55* et *L'Essai* qui, en 1958-1959, l'envoient à Paris interviewer de « grands écrivains » français, tels que Breton, Mauriac, Jouhandeau, Céline. Son premier recueil, *Ce manteau de pauvreté*, paraît en 1962. La vie et l'œuvre d'Izoard ont été marquées par les voyages – en Espagne surtout –, le soutien des critiques tels que Guy Chambelland, Alain Bosquet ou René de Ceccatty, la publication de recueils chez des éditeurs français (Grasset, Belfond, La Différence), les rencontres et les amitiés. Dans les années 70, Izoard fait figure de chef de file d'un « Groupe de Liège » ; en 1972, il découvre Eugène Savitzkaya ; il anime des revues de poésie comme *Odradek* (1972-1979) – qui publie aussi des recueils – et *Mensuel 25* ; il participe aux activités éditoriales de L'Atelier de L'Agneau. Dès les années 60 et jusqu'à sa mort, il s'engage au service de la poésie, par des séances de lecture et des entretiens publics avec des poètes. Il décède à Liège le 19 juillet 2008.

Izoard découvre tôt Rimbaud, Lautréamont, puis la poésie contemporaine ; il dira notamment le choc que fut pour lui la rencontre avec l'écriture de Matthieu Messagier, au début des années 70. D'abord partiellement influencée par Saint-John Perse et tendant vers le baroque, sa poésie évolue au cours des années 60 en tirant ses moyens des mécanismes surréalistes (un certain automatisme, l'image fondée sur l'association libre des mots) ; elle les dépasse cependant en se fondant sur une expérience concrète et quotidienne de la réalité. Rapidement, vers 1970, deux formes s'imposent : le poème court, serré, et la prose ample, abondante. Dense, souvent hermétique, parfois quasi alogique, fondé sur la rupture sémantique ou syntaxique, le poème brasse un lexique concret, varié, récurrent, riche en mots fétiches, où tout le réel est convoqué (la nature et les objets, les jardins, les métiers, les outils, etc.). Les lieux notamment, familiers et aimés, sont sans cesse évoqués : fleuves et rivières (le Nalón, l'Ourthe, la Dive), les Asturies, la ville de Liège, les lieux de l'enfance, les Ardennes. Mais c'est surtout le corps qui fonde la thématique d'Izoard : les noms des parties du corps sont abondamment convoqués, comme autant de synecdoques du corps du sujet, qui trouve son existence dans cette nomination, ou de l'autre, approché à travers la parole poétique. Le sexe est tout aussi présent, qui, par les mots qui le nomment, affirme l'existence du sujet désirant et l'ouvre tout à la fois à l'écriture du poème, à la rencontre de l'autre et au sentiment de sa propre existence, ces trois aspects interférant constamment l'un avec l'autre. Corps et (in)conscience sont notamment conjoints dans le thème récurrent du sommeil. Le second thème majeur de la poésie d'Izoard est le langage : les mots sont choisis pour leur matérialité mais aussi pour leur référentialité ; passant constamment des choses aux mots qui les désignent et vice-versa, Izoard expose une réalité où les mots sont eux-mêmes objets sonores et suggestifs ; le langage est d'abord physique, et la bouche, qui prononce les mots, est le premier lieu où l'on touche le réel : « *je persiste à dire/le mot "brasier"/que ma salive éteint* » [*Des lierres des neiges des chats*, in *O. c.* I : 207] ; « *Lèvres disent le mot "lèvres"* » [*Corps, maisons, tumultes*, in *O. c.* II : 117]. Chez Izoard, la poésie est essentiellement somatique, en commençant par la bouche, où se forme et se dit le poème. Celui-ci en devient un objet lui-même, que le poète assimile fréquemment à une bogue ou un caillou, objet clos et plein. La démarche d'Izoard n'est pas explicitement politique, si ce n'est très sporadiquement, mais la libération de la sensualité, des corps et de la perception du monde par la parole atteint une réelle dimension sociale, voire morale. Les alliances entre les mots, de même que l'écart elliptique et subtil que mots et objets entretiennent entre eux, produisent dans la poésie un effet de féerie sans surnaturel. En dépit de son attention aux corps et aux objets, Izoard n'est

donc pas un poète purement matérialiste, même si sa poésie n'a rien d'idéaliste. Éminemment sensuelle, elle témoigne d'une confiance ambiguë dans le pouvoir des mots. Izoard pratique un hermétisme ouvert, qui n'impose pas un sens unique, mais où le sens n'est pas refusé, le lecteur recevant les moyens de le produire, à travers l'éclair provoqué par le contact des mots, tant le lexique est toujours concret, récurrent et référentiel. Cela ne va toutefois pas sans une certaine prudence, ce pouvoir étant ressenti par le poète comme une dérive potentielle ou un filtre entre le sujet et la réalité. Dans les années 90 et 2000, la poésie d'Izoard a évolué vers plus de clarté immédiate, avec l'évocation toujours métonymique de l'enfance, du quotidien et des affects. On y observe en outre une place plus grande encore accordée à la réflexivité de la poésie qui se prend elle-même pour objet.

Tout à la fois inscrite dans la modernité post-surréaliste des années 60 à 80, originale et novatrice, l'œuvre d'Izoard a exercé une influence sensible dans la poésie belge des quatre ou cinq dernières décennies. Le poète a tôt bénéficié d'une certaine reconnaissance en France et dans le monde, par des publications en revues (*Action poétique*) ou en anthologies (A. Bosquet, B. Delvaille). Il a su tisser un réseau d'amitiés poétiques qui lui assure une présence par ailleurs trop discrète. Si son œuvre est peu traduite, le rayonnement de Jacques Izoard, qui a fréquemment participé à des rencontres internationales de poètes dans plusieurs pays (Portugal, Yougoslavie, Québec), demeure sensible.

**ŒUVRE (choix)** – *Œuvres complètes : Poésies 1951-1978 et Poésies 1979-2000* (2 vol.), Paris, La Différence, 2006, 845 et 843 p. – *Ce Manteau de pauvreté*, Liège, L'Essai, « Essai-Poésie », 1962, 82 p. – *Aveuglement, Orphée* [dessin original de Leonor Fini], Bruxelles, Henri Fagne, 1967, 59 p. – *Un chemin de sel pur* suivi de *Aveuglement, Orphée*, Paris, Guy Chambelland, « Le Pont de l'Épée », 1969, 56 p. – *Voix, vêtements, saccages*, Paris, Bernard Grasset, 1971, 124 p. – *La Patrie empaillée*, Paris, Bernard Grasset, 1973, 124 p. ; rééd. Bruxelles, Labor, « Espace Nord », 1992, 347 p. – *Vêtu, dévêtu, libre*, Paris, Pierre Belfond, 1978, 189 p. ; rééd. Bruxelles, Labor, « Espace Nord », 1992, 347 p. – *Corps, maisons, tumultes*, Paris, Pierre Belfond, « Lignes », 1990, 119 p. – *Sulphur*, Banff (Canada), Odradek, 1994, 33 p. – *Le Bleu et la Poussière*, Paris, La Différence, « Clepsydre », 1998, 179 p. – *Inouïe nuit* [gravures de Roger Dewint], Bruxelles, La Pierre d'Alun, 2000, n. p. – *Pièges d'air* [dessins de Selçuk Mutlu], Liège, Le Fram, 2000, 92 p. – *Dormir sept ans* [six portraits à la plume par Selçuk Mutlu], Paris, La Différence, « Clepsydre », 2001, 343 p. – *Vin rouge au poing* [collages d'Odette Blavier], Amay, L'Arbre à paroles, « Bleu orange », 2001, 110 p. – *Thorax*, Luxembourg/Trois-Rivières, PHI/Les Écrits des forges, « Graphiti », 2007, 102 p. – *Lieux épars*, Paris, La Différence, « Clepsydre », 2008, 153 p.

**RÉF.** – LAROCHE, Daniel, « Resserrements et dispersion. La poésie de Jacques Izoard », in *Le Courrier du Centre International d'Études Poétiques*, n° 188, novembre-décembre 1990, pp. 29-45 – LAROCHE, Daniel, « Lecture », in Izoard, Jacques, *La Patrie empaillée, Vêtu, dévêtu, libre*, Bruxelles, Labor, « Espace Nord », 1992, p. 319-339 – RAY, Lionel, « Au plaisir des mots (la transparence énigmatique dans l'œuvre de Jacques Izoard) », in *Le Procès de la vieille dame*, Paris, La Différence, 2008, p. 173-183 – LAROCHE, Daniel, « Entre bégue et borgne », in *Textyles*, n° 36-37, Bruxelles, Le Cri, 2010, p. 265-270.

[Gérald Purnelle]